

## PRENDRE SOIN EN LE DONNANT

NEJMA BATIKHY

Université Gustave Eiffel UPEC

Laboratoire interdisciplinaire d'étude du politique Hannah Arendt (LIPHA)

À l'aune de la pandémie qui nous a surpris, dessaisis de notre illusoire maîtrise de la vie, nous souhaitons saisir à notre tour cette édition consacrée au Don.

Notre réflexion sur le Don émerge de notre expérience de cadre de santé, dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, relevant du service public. Les personnes que nous accueillons sont souvent fragilisées d'un point de vue socio-économique, ce qui retentit inévitablement sur leur santé physique et psychique.

Dès lors, nous proposons de nous intéresser à la question de l'hospitalité car le don ne peut être sans l'accueil de l'autre (Derrida, 2001 : 187). Au décours de cette discussion et, grâce à des témoignages de soignants, nous évoquerons celui qui donne le soin et celui qui le reçoit car, sans l'un ou l'autre, il ne s'agirait pas de don mais d'abandon. Pour autant, nous éviterons le piège de l'hyper simplification qui pose un donneur et un receveur. De même, nous nous interrogerons à nouveau, à travers la relation de soin, sur les termes « donnant-donnant ».

### *Accueillir pour donner*

L'hospitalité a pour étymologie le latin *hospes* : qui reçoit un étranger ; elle est cordialité, attention dans la manière d'accueillir l'autre, et pour cela, il nous faudra nous décentrer, nous effacer un peu, faire un pas sur le côté, comme lorsque nous ouvrons la porte pour laisser entrer quelqu'un. Bien souvent, en EHPAD, comme dans toute institution, l'hospitalité est tolérance de la présence de l'autre. « [...] la tolérance reste une hospitalité surveillée, sous surveillance, avare, jalouse de sa souveraineté » (Derrida, 2001 : 187). La tolérance est, nous dit-il, l'inverse de l'hospitalité. En tout cas sa limite. Si je crois être hospitalier parce que je suis tolérant, c'est que je tiens à limiter mon accueil, à garder le pouvoir et à contrôler les limites de mon « chez moi », de ma souveraineté, de mon « je peux » (mon territoire, ma maison, ma langue, ma culture, ma religion, etc.). Alors, j'oublie que le résident est

chez lui, et je ne servirais de ce vin bon marché à Madame L. que si elle termine son repas ; alors, nous refuserons le chat, compagnon de madame F, âgée de 85 ans, laquelle aura perdu son chez-soi et son unique ami.

Il ne s'agit pas de discréditer cette hospitalité surveillée mais, comme nous le suggère Derrida, de la rendre moins conditionnelle et d'éviter la mise à l'index de certains candidats à l'hébergement. Pour que le candidat puisse être accepté, il lui faut passer ce que l'on appelle une visite de préadmission (VPA). Un vent « tabac-zéro » fait que nombre d'EHPAD refusent l'hébergement au vieux fumeur, même si ce dernier doit continuer de vivre dans la précarité. Ce principe sans doute érigé arbitrairement est bien évidemment contraire à l'hospitalité.

Nous disions que le don ne peut être sans hospitalité : hospitalité est cordialité et attention dans la manière d'accueillir celui qui, faute de pouvoir rester dans son vrai chez-soi, échoue dans nos institutions. Littré nous rappelle que le verbe « accueillir », sans adverbe qui le modifierait, signifie toujours *bien* accueillir.

### *Applaudissements de 20h*

De chez eux, lors du premier confinement, nombreux étaient de ceux qui, à 20 h pétantes, applaudissaient à la fenêtre : était-ce un moyen de remercier les soignants ? Ou, était-ce un prétexte pour sortir un peu de la torpeur du confinement ? Ou bien les deux ?

Au cours d'une journée dramatique, deux soignantes devaient enfermer dans leur housse en plastic deux résidents décédés, l'un après l'autre. Le lendemain, l'une d'elle raconte : « Après avoir fini ma vacation d'hier, de la rue j'appelle une amie pour trouver un peu de réconfort. Après quelques secondes d'échanges, mon amie me dit : "Je dois te laisser car je vais applaudir." « Il était 20 h, l'heure des applaudissements » poursuit l'infirmière.

Ce qui aurait pu être don pour et par cette amie, don d'écoute, don de confiance pour l'une, don d'écoute et don de son temps pour l'autre, fut confisqué, pour un rendez-vous moins confidentiel, plus spectaculaire : non pas le journal de 20 h, mais les applaudissements de 20 h, lesquels, souvenons-nous, se présentaient initialement comme un Merci, faisant écho à d'autres dons, mais aussi à d'autres mercis. La possibilité du don porterait-elle en son cœur, une précarité intrinsèque ? C'est à ce moment précis, celui du coup de fil, que le don pouvait être, mais, l'occasion opportune de donner n'a pas pu être saisie par cette amie. Nous parlerons du *Kairos*, dieu grec, « [...] souvent représenté comme un jeune homme ayant une épaisse touffe de cheveux à l'avant d'une tête chauve à l'arrière ; il s'agissait de le saisir par les cheveux lorsqu'il passait [...] toujours vite » (cf. Encyclopédie de l'Agora, <http://agora.qc.ca/encyclopedie/index.nsf/impression> [consultée le 26 mai 2021]).

### *Donnant-donnant*

Donner se révèle bien à contre-courant d'un autre schéma percutant du donnant – donnant ; celui qui donne attend-il un retour ? Le don trouve-t-il en son cœur sa propre récompense ? Aristote (1992/ ? : 299) nous dit : « Ainsi le plaisir vient parachever l'activité qui se déploie ». Serait-il possible que l'action de donner pût nous apporter la joie, comme un parachèvement du don ? Parfois, les soignants semblent éprouver une certaine volupté, lorsqu'ils aident le résident. Cette volupté prendrait racine dans le fait de se sentir pleinement utile et responsable d'autrui. Sans aucun doute, prodiguer un soin dans les règles de l'art conforte l'estime de soi, aide à la prise de conscience de ses capacités d'agir dans le monde.

Soit, mais une question s'impose à nous : cette satisfaction d'ordre moral pourrait-elle être nourrie également d'un sentiment secret de se percevoir comme celui qui aide et non pas celui qui est aidé ? Celui qui donne et non celui à qui l'on donne ? (Laplantine, 1986 : 137).

### *Réciprocité*

Écoutons Sylvie, infirmière : « lorsqu'on me dit ton métier est dur car tu dois te donner, je suis gênée car je reçois tellement ! » ce témoignage nous suggère d'éviter le piège de l'hyper simplification qui pose un donneur et un receveur, nous renvoyant à ce schéma très mécaniste, enseigné autour de la communication. Il nous explique que l'interaction verbale entre deux êtres, à l'image des échanges au *talkie-walkie*, est bilatérale mais ne se fait pas simultanément. L'émetteur (le locuteur) doit pour parler appuyer sur un interrupteur et ne le lâcher que pour donner la parole au récepteur (son interlocuteur). En réalité, les deux interlocuteurs sont locuteurs et interlocuteurs, dans le même temps. Dans *Parcours de la reconnaissance Trois études* (Ricœur, 2004 : 376), après celle de la reconnaissance d'un objet sur un mode objectif, puis celle de soi-même sur un mode subjectif, nous invite cette fois, à penser cette reconnaissance mutuelle comme la réciprocité de dons dépassant la dissymétrie, réciprocité s'inscrivant dans une intersubjectivité qui implique la réciprocité des dons. Mais, quelquefois, le don butte sur un non-recevoir, ou sur quelque chose qui doit être, comme un dû, nous renvoyant à cette reconnaissance par la lutte.

Dans les étages de notre établissement, il arrive parfois qu'un résident ou résidente dise : « Vous êtes ici pour ça négresse, vous êtes là pour nettoyer mon cul ». Que répondre alors à cette jeune soignante, fraîchement diplômée, se plaignant de la violence et du mépris des mots ? Garder une langue de bois, et rester neutre ? Ne serait-ce pas là, ajouter de la violence et du mépris ? Il arrive alors que nous soyons amenée à convoquer les deux acteurs, celui qui donne le soin et celui, non pas qui le reçoit, mais à qui il est donné. Nous rappelons alors qu'à défaut d'amitié, nous nous devons au nécessaire respect. Le respect est un impératif catégorique (Kant, 1993/1785 : 71). En effet, nous devons respecter autrui. Le vocable vient du latin *respectus*, qui veut dire regarder en arrière. Il est le mouvement de l'homme qui

suspend son activité pour consentir à porter son regard sur un autre que lui. C'est aussi regarder à deux fois, considérer quelqu'un une deuxième fois, en mettant la première impression à distance, en résistant à une première impulsion. Le respect est alors comme le dernier rempart qui devrait nous soutenir dans notre métier d'homme, certes de soignant, mais aussi de soigné. À cette jeune femme donnant du soin, il nous faudra alors donner soin. Cela éviterait peut-être aussi un double abandon : abandon de cette soignante et, par ricochet, celui de la résidente. À défaut d'avoir pour matrice l'amitié, le don et son accueil pourraient reposer sur le respect.

### *Don comme antithèse du sacrifice*

Nous ajouterons que le don est l'antithèse du sacrifice qui est accompagné de souffrance. Voici une anecdote qui pourrait illustrer ce propos. Catherine, une jeune infirmière amenée à panser la plaie de tumeur d'un sein d'une résidente, se voit enfin soulagée de pouvoir l'effectuer avec un masque depuis son port obligatoire. En effet, cette jeune soignante, devant donner ce soin quotidiennement, avant la pandémie, n'osait porter le masque, car, elle craignait d'offenser cette résidente. À sa grande surprise, cette dernière lui confia alors qu'elle avait toujours été très gênée par les odeurs nauséabondes de ce sein tuméfié et suintant et que, finalement, si l'infirmière portait un masque, elle aussi souhaiterait en porter un. Ici, la patiente nous rappelait que le don se révèle être l'antithèse du sacrifice qui s'accompagne de souffrance.

Dans les premiers temps de la crise sanitaire, l'ombre du sacrifice semblait accompagner, malgré eux nos soignants. Ils ne pouvaient pas porter de masque ; au niveau ministériel, on disait que cela ne servait à rien, et nous ne savions encore rien de ce virus Covid 19. Plus tard, comme des guerriers, et c'est ainsi qu'on les nommait, nos soignants profondément traumatisés en venaient à cacher leur matériel, masques, lunettes de protection, gants... sous les draps, dans les placards, avec toujours la crainte d'en manquer. Et que dire de cette infirmière lorsqu'elle raconte le bruit (zzzz) de la housse en plastique se refermant sur le résident, bruit devenu hantise, au point que même fermer son sac à main lui devenait insupportable.

### *Mais vous le valez bien !*

Dans ce chaos, nous devons aussi parler de nos volontaires, auxiliaires de puériculture qui ont choisi d'apporter une aide à leurs collègues de gériatrie. Pendant le confinement, les crèches publiques de la ville étaient fermées face à cette première et inoubliable vague. Les auxiliaires puéricultrices pouvaient rester chez elles et être tout de même payées. Donner, ici, était simplement volontaire. Et le don remarquable de leur présence venait jeter une lumière sur un pan oublié du monde, celui de nos soignantes de gériatrie : elles ouvraient une fenêtre, apportaient une nouvelle douceur au soin, puisée sans doute dans la grande proximité des enfants.

Le don est aussi celui qui fait qu'autrui ne se sent pas redevable. Au résident dépendant, sollicitant avec honte son aide, Brigitte, une auxiliaire de vie répondait en

parodiant la publicité d'une célèbre gamme cosmétique : « Mais vous le valez bien ! ». Elle disait ces mots avec légèreté, et cela avait pour effet de liquider cette honte, sur le champ.

### *Ordre des mobiles*

Don gratuit ou fin en soi, don comme moyen ou par intérêt, Kant nous aide à dénouer un peu cet entrelacement. Il s'agit de percevoir l'action de donner en tant que conforme à la loi morale. Kant écrit que volonté est bonne lorsque le mobile de l'action n'est pas l'intérêt mais le devoir, devoir car conforme à la loi morale.

Il nous faut alors plus que distinguer les bonnes actions des mauvaises :

1. Notre action peut être bonne mais, si réalisée par intérêt, elle est non conforme au devoir. Ainsi, parmi les soignants (hors agents de la ville, rémunérés qu'ils aient été présents ou non), venus en renfort, certains répondaient présents car, en premier lieu, avant tout, ils en attendaient un retour financier, doublement majoré dans cette crise. Si les uns étaient des guerriers, les autres devenaient-ils des mercenaires ?

Désirer être heureux n'est pas en soi une mauvaise chose. Kant précise que le mal est dans l'inversion de l'ordre des mobiles : par intérêt d'abord, puis par obéissance à son devoir ensuite.

2. Notre action peut être bonne, conforme au devoir et être réalisée par devoir ; cette action bonne est « non pas comme moyen en vue de quelque autre fin, mais bonne en soi-même » (Kant, 1993/1785 : 61). Ainsi certains soignants n'hésitaient pas à revenir durant leurs jours de repos, pour pallier les absences de leurs collègues contaminés. Il s'agit bien ici de don : don de son temps, don de sa force physique et psychique, don de sa force de travail.

3. Enfin, nos actions peuvent être conformes au devoir et réalisées par intérêt. Ainsi ce jeune étudiant en soins infirmiers qui, à la question : que pensez-vous du don dans le soin ? nous répondit : « je ne fais pas don de ma personne, je suis rémunéré. Ma fonction induit un échange avec le malade, ainsi j'en tire bénéfice aussi bien financièrement que socialement. Je rencontre des situations différentes de la mienne qui me permettent d'évoluer et de compléter ma réalité. Si je pensais mon activité comme un don, alors je ne la penserais pas sereinement. Je suis fier d'exercer ma profession contre rémunération. » Mais le don n'est-il pas plutôt contenu dans la façon de donner ? (Aristote, 1992/ ? : 105).

### *Fausse reconnaissance*

Les soins ne sont plus des dons, ils sont théoriquement un droit. Depuis 1901, après la séparation de l'Église et de l'État, ils ne sont plus fondés sur la charité mais sur la solidarité, néanmoins le dévouement et la bonté restent les qualités requises

pour être une bonne infirmière. Ainsi la culture soignante reste imprégnée de son histoire, le don du soin renvoie à la vocation, vocable bien démodé, désuet. *Vocatio*, de *vocare* en latin, est étymologiquement la voix, par extension il signifie appeler. La vocation est un « mouvement par lequel on se sent porté à la vie religieuse, ou l'inclination que l'on se sent pour un état » (Littré, 1957 : 1814-1816).

Nous le savons, ceux qui portent des soins au corps sont le plus souvent des femmes ; comme une continuation de l'espace privé. Notre société entérine le fait que les champs de l'activité soient soumis au genre : il est donc normal que la vie privée et publique d'une femme s'inscrive dans l'attention à l'autre, dans le don, souvent jusqu'à épuisement (Brugère, 2008 : 15). Nous connaissons ces formules : bonnes infirmières, bonnes soignantes, bonnes professionnelles, généreuses, qui ne comptent pas leurs heures, admirables, dévouées, des héroïnes qui ont la vocation... Ces formes de reconnaissance peuvent devenir aussi des moyens de domination sociale, car elles renforcent souvent une image de soi, conforme aux attentes de la société mais aussi de l'institution. Cette fausse reconnaissance (Honneth, 2008 : 247-248) suscite un sentiment d'estime de soi, et plus facilement que la contrainte n'invite à une certaine soumission volontaire. Elle ne sert pas à accroître la puissance d'autrui mais à l'enfermer dans un rôle prédéterminé, visant son asservissement, participant à sa fatigue. Cette fatigue (Fiat, 2018 : 300-312) est la pire ennemie pour celui qui veut donner. Il ne s'agit pas de cette fatigue du juste, après une journée de labeur, ouvert sur le monde, attestant de sa participation au bien commun.

Non, cette fatigue serait celle qui fait éprouver au soignant, comme un désintérêt de ses actions, ses gestes devenus mécaniques. Épuisé, il devient « terrain vague ». Il existe comme l'idée d'un vide intérieur. Les anglo-saxons appellent « *burn out* » cet état, défini comme « [l']endommagement [d'un matériau] provoqué par la répétition de sollicitations et pouvant entraîner sa rupture. » Il s'agit d'une fatigue qui « grisaille » son âme et par conséquent le monde. Elle lui retire sournoisement son horizon, l'idée même de la possibilité du don.

### *Conclusion*

Notre conclusion pourrait bien être celle d'un enfant de 10 ans qui à la question : « Pour toi qu'est-ce que c'est le don ? »

Et lui de répondre simplement : « Le don c'est un bien qui fait du bien à celui qui le donne et à celui qui le reçoit. »

Réponse qui nous appelle à la méditation.

### Références bibliographiques

ARISTOTE (1992/ ?). *Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion.

BOURGEON, Dominique (2007). « Le don et la relation de soin : historique et perspectives ... », in *Recherche en soins infirmiers*, vol. 89, no. 2, pp. 4-14.

Brugères, Fabienne (2008). *Le sexe de la sollicitude*, Paris, Seuil.

DERRIDA, Jacques ; Habermas, Jürgen (2004). *Dialogues à New York* (octobre-décembre 2001) avec Borradori, Giovanna, Trad. de l'allemand par Bouchindhomme, Christian, traduction de l'anglais (États-Unis) par Gleize Sylvestre, Paris, Éditions Galilée.

DUPONT-HESS, O., Knibiehler, Y., Leroux-Hugon, V., Taslairyre, Y. (1984). *Cornettes et blouses blanches, les infirmières dans la société française 1880-1980*, Paris, Hachette.

FIAT, Éric (2018). *Ode à la fatigue*. - Paris : Éditions de l'Observatoire. - 1. - « La Relève ».

FLEURY, Cynthia (2020). « Les leçons philosophiques de la covid-19 » in *Philosophie à l'hôpital*, revue *Soins*, n° 849-Octobre 2020, p. 73.

HONNETH, Axel (2008). *La société du mépris, vers une nouvelle théorie critique*, Cher, Saint-Amand-Montrond, La Découverte Poche.

KANT, Emmanuel (1993/1785). *Fondement de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le Livre de Poche, « Classiques de la philosophie ».

LAPLANTINE, François (1986). *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot.

LEBLANC, Guillaume (9 mars 2017). « À propos de la fin de l'hospitalité », conférence. Paris, Chaire de philosophie de l'Hôtel-Dieu.

LITTRE, Émile (1957-1958). *Dictionnaire de la langue française*, Paris, J.J. Pauvert éd., Gallimard Hachette (Vol. 5-7).

RICCEUR, Paul (2004). *Parcours de la reconnaissance Trois études*, Paris, Éditions Stock.

### Filmographie

GUERET, Éric (2020). « Vieillir enfermés », Film. Paris (France), Arte, 52'.